

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Van Gogh le suicidé de la société

ANTONIN ARTAUD

Pour en finir avec le jugement de Dieu

Suivi de variantes,
extraits de presse et lettres



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

Le présent texte est une création radiophonique, enregistrée dans les studios de la Radiodiffusion française en novembre 1947. Il répondait à une invitation de Fernand Pouey, directeur des émissions dramatiques et littéraires, dans le cadre d'un cycle intitulé "La Voix des poètes". Programmée le 2 février 1948, la diffusion en est finalement annulée la veille par Wladimir Porché, directeur général de la Radiodiffusion française, par crainte du scandale, déjà alimenté par la presse. Si ce texte ne connaîtra une diffusion radiophonique que vingt-cinq ans plus tard, en 1973, sur France Culture, il a paru pour la première fois sous une forme imprimée dès avril 1948 chez K éditeur à Paris, suite à un contrat signé dix jours après l'interdiction de sa diffusion sur les ondes. Ce texte constitue l'édition initiale, sans les coupures induites par sa version sonore. Cette dernière avait connu entre-temps une publication dans le premier numéro de la revue *Nyza*, en mars 1948. L'auteur n'a pu connaître ces deux parutions puisqu'il meurt le 4 mars 1948.

C'est ici la version intégrale du texte, telle que parue en avril 1948, que nous reproduisons, accompagnée des variantes, extraits de presse et lettres, choisis par K éditeur. © Éditions Allia, Paris, 2024, pour la présente édition.

kré
kré
pek
kre
e
pte

*Il faut que tout
soit rangé
à un poil près
dans un ordre
fulminant*

pucte
pukte
li le
pek ti le
kruk

J'ai appris hier

(il faut croire que je retarde, ou peut-être n'est-ce qu'un faux bruit, l'un de ces sales ragots comme il s'en colporte entre évier et latrines à l'heure de la mise aux baquets des repas une fois de plus ingurgités),

j'ai appris hier

l'une des pratiques officielles les plus sensationnelles des écoles publiques américaines et qui font sans doute que ce pays se croit à la tête du progrès.

Il paraît que, parmi les examens ou épreuves que l'on fait subir à un enfant qui entre pour la première fois dans une école publique, aurait lieu l'épreuve dite de la liqueur séminale ou du sperme,

et qui consisterait à demander à cet enfant nouvel entrant un peu de son sperme afin de l'insérer dans un bocal

et de le tenir ainsi prêt à toutes les tentatives de fécondation artificielle qui pourraient ensuite avoir lieu.

Car de plus en plus les Américains trouvent qu'ils manquent de bras et d'enfants,

c'est-à-dire non pas d'ouvriers
 mais de soldats
 et ils veulent à toute force et par tous les
 moyens possibles faire et fabriquer des soldats
 en vue de toutes les guerres planétaires qui
 pourraient ultérieurement avoir lieu,
 et qui seraient destinées à *démontrer* par les
 vertus écrasantes de la force
 la surexcellence des produits américains,
 et des fruits de la sueur américaine sur tous les
 champs d'activité et du dynamisme possible
 de la force.
 Parce qu'il faut produire,
 il faut par tous les moyens de l'activité pos-
 sibles remplacer la nature partout où elle peut
 être remplacée,
 il faut trouver à l'inertie humaine un champ
 majeur,
 il faut que l'ouvrier ait de quoi s'employer,
 il faut que des champs d'activités nouvelles
 soient créés,
 où ce sera le règne enfin de tous les faux pro-
 duits fabriqués,
 de tous les ignobles ersatz synthétiques
 où la belle nature vraie n'a que faire,
 et doit céder une fois pour toutes et honteuse-
 ment la place à tous les triomphaux produits
 de remplacement

où le sperme de toutes les usines de féconda-
 tion artificielle
 fera merveille
 pour produire des armées et des cuirassés.
 Plus de fruits, plus d'arbres, plus de légumes,
 plus de plantes pharmaceutiques ou non et par
 conséquent plus d'aliments,
 mais des produits de synthèse à satiété,
 dans des vapeurs,
 dans des humeurs spéciales de l'atmosphère,
 sur des axes particuliers des atmosphères
 tirées de force et par synthèse aux résistances
 d'une nature qui de la guerre n'a jamais connu
 que la peur.
 Et vive la guerre, n'est-ce pas ?
 Car n'est-ce pas, ce faisant, la guerre que les
 Américains ont préparée et qu'ils préparent
 ainsi pied à pied.
 Pour défendre cet usinage insensé contre
 toutes les concurrences qui ne sauraient man-
 quer de toutes parts de s'élever,
 il faut des soldats, des armées, des avions, des
 cuirassés.

De là ce sperme
 auquel il paraîtrait que les gouvernements de
 l'Amérique auraient eu le culot de penser.
 Car nous avons plus d'un ennemi

et qui nous guette, mon fils,
 nous, les capitalistes-nés,
 et parmi ces ennemis,
 la Russie de Staline
 qui ne manque pas non plus de bras armés.

Tout cela est très bien,
 mais je ne savais pas les Américains un peuple
 si guerrier.

Pour se battre il faut recevoir des coups
 et j'ai vu peut-être beaucoup d'Américains à la
 guerre

mais ils avaient toujours devant eux d'incom-
 mensurables armées de tanks, d'avions, de
 cuirassés qui leur servaient de bouclier.

J'ai vu beaucoup se battre des machines
 mais je n'ai vu qu'à l'infini
 derrière

les hommes qui les conduisaient.

En face du peuple qui fait manger à ses che-
 vaux, à ses bœufs et à ses ânes les dernières
 tonnes de morphine vraie qui peuvent lui
 rester pour la remplacer par des ersatz de
 fumée,

j'aime mieux le peuple qui mange à même la
 terre le délire d'où il est né,
 je parle des Tarahumaras
 mangeant le Peyotl à même le sol

pendant qu'il naît,
 et qui tue le soleil pour installer le royaume de
 la nuit noire,
 et qui crève la croix afin que les espaces de
 l'espace ne puissent plus jamais se rencontrer
 ni se croiser.

C'est ainsi que vous allez entendre la danse du
 TUTUGURI.

TUTUGURI
Le rite du soleil noir

Et en bas, comme au bas de la pente amère,
cruellement désespéré du cœur,
s'ouvre le cercle des six croix,
très en bas,
comme encastré dans la terre mère,
désencastré de l'étreinte immonde de la mère
qui bave.

La terre de charbon noir
est le seul emplacement humide
dans cette fente de rocher.

Le Rite est que le nouveau soleil passe par sept
points avant d'éclater à l'orifice de la terre.

Et il y a six hommes,
un pour chaque soleil,
et un septième homme
qui est le soleil tout
cru
habillé de noir et de chair rouge.

Or, ce septième homme
est un cheval,
un cheval avec un homme qui le mène.

Mais c'est le cheval
qui est le soleil
et non l'homme.

Sur le déchirement d'un tambour et d'une
trompette longue,
étrange,
les six hommes
qui étaient couchés,
roulés à ras de terre,
jaillissent successivement comme des
tournesols
non pas soleils
mais sols tournants,
des lotus d'eau,
et à chaque jaillissement
correspond le gong de plus en plus sombre
et *rentré*
du tambour
jusqu'à ce que tout à coup on voie arriver au
grand galop, avec une vitesse de vertige,
le dernier soleil,
le premier homme,
le cheval noir avec un